Notice sur la vie de SALADIN, Sultan d'Égypte et de Syrie, par M. Reinaud.

(Deuxième article).

Ce fut alors que, libre de tout soin, Saladin s'occupait d'un dessein qu'il n'avait différé jusque-là que pour d'autres intérêts, et qui remplissait le reste de sa vie. C'était l'entière expulsion des Francs de la Palestine. La présence des Chrétiens au milieu des provinces musulmanes, lui paraissait un outrage à la religion de Mahomet; et il était impatient de se délivrer d'un tel voisinage. Les circonstances ne pouvaient être plus favorables. A la vérité, les successeurs de Godefroi dominaient encore sur une vaste étendue de pays. Leur autorité s'exerçait sans partage sur la Palestine, la Phénicie et le littoral de la Syrie jusqu'aux confins de la Cilicie. Sur les côtes ou dans les environs, brillaient avec éclat Antioche, Tripoli, Béryte, Sidon, Tyr, Saint-Jean-d'Acre, Ascalon et d'autres riches cités. L'intérieur était hérissé de châteaux et de places de guerre. Tout, en un mot, présentait encore l'apparence de la force; et cependant l'empire était miné de toutes parts. Au-dehors, les provinces chrétiennes venaient d'être enfermées dans les vastes conquêtes de Saladin : la mer était libre; mais les secours étaient éloignés. Au-dedans, le pays était mor-

celé entre une foule de princes et de seigneurs, qui tous avaient leurs intérêts particuliers. A l'autorité royale seule eût été donné de maintenir l'ordre dans cette anarchie : mais le roi Baudouin IV, dit le *Lépreux*, du nom de la triste maladie dont il était atteint, venait de mourir sans enfans. Son neveu, âgé de cinq ans, qui lui avait succédé, l'avait bientôt suivi au tombeau. Enfin la sœur de Baudouin, à qui le sceptre avait passé, au lieu de le déposer entre des mains fermes, avait fait choix, pour époux, d'un simple chevalier, nommé Gui de Lusignan, trop faible pour soutenir un trône chancelant.

Saladin n'attendait plus qu'un prétexte pour reprendre les armes. On ne tarda pas à le lui fournir. Renaud de Châtillon, seigneur de Carac, ayant vu passer sur ses terres une riche caravane musulmane, l'enleva en pleine paix ; et telle était la confusion générale, qu'aucun dans le royaume ne se mit en devoir de réprimer ce brigandage. En vain Saladin en appela-t-il à la sainteté des sermens ; en vain employa-t-il les menaces : tout fut inutile. Alors il résolut de se faire justice lui-même (an 583, 1187 de J.-C.). Il fit un appel général aux guerriers de la Syrie, de l'Égypte et de la Mésopotamie. Tous répondirent à sa voix. Un engagement eut lieu du côté de Nazareth, entre une partie de l'armée musulmane et les Templiers et les Hospitaliers, qui furent taillés en pièces.

Cependant les chrétiens se rassemblaient à Seforié, non loin de Nazareth. Tous les hommes en état de marcher avaient pris les armes. Saladin était très-

impatient d'en venir à une action générale, dans l'espoir qu'une fois l'armée chrétienne détruite, il ne rencontrerait plus d'obstacle. Comme les Chrétiens, malgré ses provocations, ne quittaient point leurs fortes positions de Seforié, il alla se jeter sur les faubourgs de Tibériade, qu'il réduisit en cendres. A cette nouvelle, ainsi qu'il l'avait prévu, les Chrétiens s'ébranlèrent pour marcher au secours de Tibériade. Saladin s'avança aussitôt à leur rencontre, et les surprit dans des lieux étroits, secs et arides, où ils se trouvèrent enfermés sans aucune ressource. L'armée musulmane était enflammée d'ardeur; sa vue seule jetait l'effroi. Un auteur arabe, témoin oculaire, la compare, quant au nombre, au *genre humain assemblé pour le jugement dernier*. Les Chrétiens n'étaient pas moins formidables. Leur nombre s'élevait au-dessus de cinquante mille; et c'était la plus forte armée que le royaume de Jérusalem eût jamais mise sur pied. Les auteurs arabes comparent leur marche à des *montagnes en mouvement*, ou aux *flots d'une mer agitée*. Malheureusement tant d'efforts allaient être bientôt inutiles. On était alors dans les premiers jours de juillet, tems où les chaleurs sont le plus insupportables. Saladin avait derrière lui le lac de Tibériade. Son infanterie était au centre, et sa cavalerie sur les ailes. Dans la position où étaient les Chrétiens, engagés comme ils étaient, ils n'avaient plus qu'un espoir, c'était de s'ouvrir un passage à travers l'armée musulmane. Un premier combat eut lieu le vendredi 24 de rébi second ou 3 juillet, et

dura jusqu'à la nuit. Comme il fut sans résultat, on recommença le lendemain. Le premier choc fut terrible ; mais déjà les Chrétiens étaient épuisés par la soif, et pouvaient à peine soutenir leurs armes. Pour comble de maux, Saladin fit mettre le feu au sol ouvert de bruyères et d'herbes sèches, sur lequel ils combattaient. Ce fut moins un combat qu'un carnage. Les Chrétiens, pressés, accablés de toutes parts, tombèrent sous le glaive ou furent faits prisonniers. Tout fut perdu. Le bois de la vraie croix, qui ne paraissait que dans les grandes occasions, et qui avait toujours passé pour le gage assuré de la victoire, tomba au pouvoir des infidèles. Le roi, le grand-maître des Templiers, Renaud de Châtillon et d'autres seigneurs illustres furent pris : bien peu se sauvèrent. Les auteurs orientaux, pour donner une idée de ce désastre, rapportent qu'en voyant les morts, on ne croyait pas qu'il y eût de prisonniers, et en voyant les prisonniers, qu'il y eût de morts. Les cordes des tentes ne suffirent pas pour lier les captifs. On en voyait trente ou quarante attachés à la même corde ; cent ou deux cents conduits par un seul homme. Tous ceux qui furent pris devinrent, suivant l'usage des Asiatiques, la proie des vainqueurs. Il s'établit, dans le voisinage, des marchés publics, où on les vendait par bandes. Il y eut un pauvre musulman qui en échangea un contre une paire de sandales, afin, disait-il, qu'on sût dans la suite que le nombre des prisonniers avait été si grand, qu'on les vendait pour une chaussure. Cette bataille est appelée *bataille de Tibériade*, par les

Chrétiens, et par les Arabes, *bataille de Hittin*, du nom de la colline où le roi de Jérusalem fut pris.

Quand le carnage eut cessé, Saladin reçut dans sa tente le roi et les principaux chefs. Tous furent traités avec égard, excepté Renaud, qu'il tua de sa main, en expiation de sa perfidie et de son entreprise *sacrilege* contre la Mecque et Médine. Il fit aussi impitoyablement mettre à mort tous les Templiers et les Hospitaliers qui tombèrent en son pouvoir, afin de laver dans leur sang la guerre que ces religieux faisaient par état à l'islamisme. Il voulut même que ces horribles exécutions fussent faites par la main des dévots de son armée, et des docteurs de la loi, comme s'il se fût agi d'une action agréable à Dieu.

Tout cela eut lieu le jour même de la bataille. Le lendemain dimanche, il retourna contre la citadelle de Tibériade, qui se rendit. Saint-Jean-d'Acre, Beyrute, Sidon, etc., ne firent aucune résistance. En même temps, des partis musulmans se répandirent dans les campagnes, et y mirent tout à feu et à sang. En moins de deux mois, presque toute la Palestine fut envahie. Ascalon, qui avait coûté aux Chrétiens plus de cinquante ans de guerres et de travaux, ne tint que quatorze jours : mais la conquête qui flatta le plus Saladin, et qu'il regarda comme la plus glorieuse de son règne, ce fut la prise de Jérusalem. Cette ville, berceau du christianisme, et illustrée par les exploits des héros de la première croisade, ne résista que cinq jours. Saladin s'arrêta près d'un mois dans ses murs pour y rétablir l'exercice de la religion mu-

sulmane. Les mosquées, qui, sous les Francs, avaient été converties en églises, furent purifiées avec de l'eau de rose, et rendues à leur ancienne destination. Les fils de Saladin, son frère, son neveu, prirent part en personne à cette imposante cérémonie. On établit dans la ville des collèges et des communautés religieuses à l'usage des Mahométans ; mais l'église du Saint-Sépulcre fut respectée. D'après la capitulation, tous les Chrétiens du rit latin établis à Jérusalem, avaient été considérés comme captifs, et ceux-là seuls devaient sortir en liberté, qui auraient payé un tribut. Tous les autres devaient être esclaves. Saladin se montra, en cette occasion, humain et généreux. Tous ceux qui sortirent, il leur fournit des vivres avec une escorte pour les préserver de toute insulte, et n'épargna rien pour adoucir leur sort. Il aurait plus longtemps séjourné dans la ville sainte, sans les événemens qui l'appelèrent à Tyr.

Cette ville, depuis les pertes récentes, était devenue pour les Chrétiens leur principal boulevard, et le seul port en état de recevoir les secours qu'ils attendaient d'Occident. Déjà son enceinte avait servi de refuge aux habitans de la plupart des villes tombées au pouvoir de Saladin. C'était Conrad, fils du marquis de Montferrat, qui présidait à sa défense. Saladin déploya les plus grands efforts pour s'en emparer. Il l'attaqua par mer et par terre. Mais le brave Conrad repoussa toutes ses attaques ; et, l'hiver étant venu sur ces entrefaites, les troupes musulmanes reçurent congé. Ainsi se termina l'année 583, 1187 de J.-C., si fé-

conde en grands événemens. L'année suivante, Saladin conquiert les villes chrétiennes de la Phénicie et de la principauté d'Antioche. Antioche elle-même aurait subi le joug, sans l'hiver, qui obligea Saladin à licencier de nouveau son armée.

Cependant on commençait à parler des immenses armemens qui se préparaient en Occident. On savait qu'à la nouvelle de la bataille de Tibériade et de la perte de la ville sainte, l'Europe presque entière avait couru aux armes. Ce mouvement s'était communiqué à l'Italie, la France, l'Angleterre, l'Allemagne. A l'intérêt religieux s'étaient joints les intérêts de la politique et du commerce. Sous les rois francs de Jérusalem, les villes de la Palestine et de la Phénicie étaient devenues le centre du commerce de l'Orient et de l'Occident. C'est là que s'échangeaient les épiceries et les productions de l'Inde, avec les draps de Venise et les productions de l'Europe. Aussi la perte de la Terre-Sainte n'avait pas seulement été une injure à la religion chrétienne ; c'était alors une calamité générale. De peur d'être prévenu, Saladin se hâta, au milieu des plus grands froids, d'achever, avec ses mamelouks, la conquête des places chrétiennes de l'intérieur. Ensuite il visita les villes qu'il avait soumises sur la côte, et les mit en état de défense. Son intention était de signaler la campagne suivante par la conquête de Tyr, Antioche, Tripoli, et de tout ce qui restait aux Chrétiens. Il se faisait si peu l'idée des forces terribles qu'il allait avoir à combattre, qu'un amiral sicilien qui, à la première nouvelle des mal-

heurs de la Palestine, était accouru avec sa flotte, lui conseillant de ne pas s'exposer à une telle lutte, et d'accorder la paix, il répondit qu'il s'inquiétait fort peu des guerriers d'Occident : « Qu'ils viennent, » ajouta-t-il, qu'ils viennent, et ils subiront ce qu'ont » subi leurs frères, la mort et la captivité. » Mais au printemps suivant (an 585, 1189 de J.-C.), l'innombrable quantité de croisés qui abordaient à Tyr le forcèrent à renoncer à ses desseins.

Les chrétiens, prenant bientôt l'offensive, allèrent former le siège de Saint-Jean-d'Acre. Cette ville, autrement appelé Ptolémaïs, qui vit bientôt sous ses murs les forces de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, est située sur les bords de la mer. Saladin y avait élevé de nouvelles fortifications; et depuis deux ans l'on ne cessait d'y travailler. Les croisés se déployèrent devant ses murailles, et furent à leur tour assiégés par Saladin. En même temps leur flotte occupa la rade. Le siège dura plus de deux ans. Vouloir faire connaître en détail les événemens qui le rendirent à jamais mémorable, ce serait sortir des limites de cette Notice. Nous nous bornerons aux faits principaux. L'armée et la flotte chrétiennes formaient l'élite des guerriers de toute l'Europe. La flotte ne demeurait devant la ville que l'été. L'hiver, à l'approche des orages, elle levait l'ancre, et se réfugiait à Tyr, ou retournait dans les ports d'Occident. La flotte égyptienne arrivait alors avec des provisions, et secourait la place. Chose singulière ! un grand nombre de fem-

mes chrétiennes combattirent à ce siège, portant le harnois et la cuirasse.

Les premiers mois, les Francs ne firent aucun progrès : ils ne parvinrent pas même à cerner entièrement la ville. Chaque jour, ils avaient à se défendre contre les sorties de la garnison et les attaques de Saladin. C'était le sultan qui présidait ordinairement à ces attaques. La veille, dit un de ses historiens, il se préparait pour le lendemain. Telle était son ardeur qu'il passait quelquefois plusieurs jours de suite sans manger. Ses émirs étaient sans cesse obligés de le modérer. Les auteurs arabes le comparent, à ce sujet, à une mère qui cherche en vain son fils unique, à une lionne qui a perdu ses petits. L'ardeur des Chrétiens n'était pas moindre. Les auteurs arabes, dans leur langage exagéré, comparent leur impétuosité au débordement d'un déluge ou d'une mer en furie.

Saladin à la fin tomba malade. On était alors près de l'hiver, et, comme les cadavres qui couvraient la plaine répandaient une odeur pestilentielle, il se retira avec son armée sur le mont Karouba, à quelques lieues de la ville. Son cœur était alors en proie aux plus vives angoisses. Instruit des armemens terribles qui se poursuivaient en Occident, effrayé du découragement de ses émirs, il recourut au calife de Bagdad. « Espérons, lui écrivait-il, de la bonté de Dieu, » que le danger où nous sommes rallumera le zèle des » vrais croyans. Qu'est donc devenu l'ardeur des Mu- » sulmans, le zèle des gens pieux ? Ce qui nous étonne,

» c'est de voir l'union des infidèles, et la division des
 » vrais croyans. Voyez les Chrétiens, comme ils vien
 » nent en foule ! comme ils se pressent à l'envi ! Ils le
 » font dans l'idée que par là ils sauveront leur religion.
 » Les Musulmans, au contraire, sont mous, décou-
 » ragés, sans zèle pour l'islamisme. »

Pendant ce tems, les Chrétiens achevaient de fermer les issues de la place. Ils se fortifièrent dans leur camp, et en firent une espèce de ville. On y voyait des églises, des marchés, etc. Au printems suivant (586, 1190 de J.-C.), lorsque Saladin revint dans ses anciennes positions, il trouva toutes ses communications avec la garnison fermées. Il ne put plus correspondre qu'au moyen de pigeons, ou par l'intermédiaire d'intrépides nageurs qui, la nuit, traversaient la flotte chrétienne. Alors les croisées tournèrent tous leurs efforts contre la ville. Tantôt ils menaient les remparts, tantôt ils montaient à l'escalade, tantôt ils faisaient jouer leurs machines. Mais la garnison faisait face à tout : elle repoussait les assauts, ou effectuait des sorties, et, avec le feu grégeois, brûlait les machines de guerre. Elle était vivement secondée par Saladin. Ce prince, à chaque attaque des Chrétiens contre la place, attaquait leur propre camp.

Sur ces entrefaites, l'empereur Frédéric Barberousse arriva sur les confins de la Syrie. Parti du fond de l'Allemagne, ce grand monarque avait traversé, en vainqueur, les contrées baignées par le Danube, ainsi que l'empire grec et les états du sultan d'Iconium. A son approche les Musulmans furent saisis d'effroi ; tout

annonçait qu'il allait faire pencher la balance , lorsqu'il périt au passage d'un fleuve. Aussitôt son armée se dispersa , et les Chrétiens furent si accablés de ce coup , qu'ils désespérèrent un moment de leur fortune ; ils souffraient alors de la disette et de diverses maladies épidémiques. Heureusement , quelques jours après , ils reçurent par mer de grands secours d'Occident. Ils apprirent , vers le même tems , que les rois de France et d'Angleterre s'étaient croisés , et se disposaient à venir les secourir. Le bruit même courut un moment que le pape voulait prendre part en personne à la croisade , et marcher à la tête de la chrétienté. A cette nouvelle , Saladin ne se crut plus en sûreté dans son camp , et retourna à Karouba. On lit ces paroles dans une lettre qu'il écrivit alors au calife pour réclamer son appui : « Les Chrétiens reçoivent sans cesse de
» nouveaux secours plus nombreux que les flots de la
» mer, plus amers pour nous que ses eaux saumâtres.
» Quand il en périt un sur terre , il en arrive mille
» par mer. La semence se trouve plus abondante que
» la moisson ; l'arbre pousse plus de branches que le
» fer n'en peut couper. Ces ennemis de Dieu se sont
» fait de leur camp une forteresse inexpugnable. Ce
» n'est pas qu'il n'en ait déjà péri un grand nombre ,
» à tel point que le fer de nos épées en est émoussé ;
» mais nos compagnons commencent à se lasser d'une
» guerre aussi longue ; hâtons-nous donc d'implorer
» le secours du Seigneur. Dieu , sans doute , nous
» exaucera par considération pour notre maître , le
» commandeur des croyans. Voilà que le pape des

» Francs impose aux Chrétiens des pénitences et des
 » dîmes ; il les fait revêtir de deuil , jusqu'à l'extième
 » délivrance du tombeau de leur Dieu. Mais vous ,
 » qui êtes du sang de notre prophète Mahomet , c'est
 » à vous de faire dans cette circonstance ce qu'il
 » ferait lui-même s'il était au milieu de son peuple ;
 » car il nous a remis , nous et tous les Musulmans , à
 » votre garde. Ah ! plût à Dieu que votre serviteur
 » fût délivré des inquiétudes qui le tourmentent ; il
 » volerait à votre seuil , il exposerait au médecin de
 » l'islamisme , à celui qui est comme son Messie , le
 » mal qui le ronge. Hélas ! il voudrait bien avoir
 » d'autres nouvelles à vous donner , mais au con-
 » traire il craint de vous faire un tableau trop véridi-
 » que de notre situation , vu que ce serait vous affli-
 » ger plus qu'il ne convient ; sans cela votre servi-
 » teur vous dirait des choses qui vous feraient fondre
 » en larmes , des choses qui vous fendraient le cœur.
 » Cependant il tient bon ; il a toujours confiance en
 » Dieu ; il attend son salut de lui. O mon Dieu ! je me
 » résigne d'avance à ce qui m'afflige et afflige les
 » miens , pourvu qu'il doive t'être agréable ; oui , nous
 » nous serons fermes dans ce danger. »

Cette lettre peint très-bien l'état d'anxiété où était
 Saladin. Lui-même était alors au comble de l'exalta-
 tion. Dans une attaque que les Chrétiens vinrent lui
 livrer dans son camp , son plus grand regret fut de
 ne pouvoir , à cause de sa maladie , prendre part à
 l'action. Il ne put retenir ses larmes ; et peu de tems
 après , quelqu'un lui conseillant de se retirer plus

avant dans les terres à cause de l'odeur mortelle que les cadavres avaient répandue dans les environs, il répondit par un vers dont l'équivalent est ceci : *Eh ! que m'importe de mourir, pourvu que les ennemis de Dieu périssent avec moi !* Ce qu'il y a de fort remarquable, c'est qu'en cette occasion, au milieu des attaques les plus vives, il se montra constamment humain envers les prisonniers chrétiens, et adoucit, tant qu'il put, les maux de la guerre.

Cependant l'hiver ne tarda pas à recommencer. Saladin était toujours à Karouba, où il recevait des vivres des provinces voisines. Pour les Chrétiens, ils se trouvèrent dans l'état le plus déplorable : enfermés dans un lieu très-resserré, exposés aux pluies de la saison, en proie aux maladies épidémiques, privés de tout secours depuis que la mer n'était plus praticable, affaiblis par de nombreuses désertions, ils souffrirent tous les genres de misères. Saladin profita de ce moment pour renouveler la garnison de Saint-Jean-d'Acre. Il commençait alors à se rassurer ; la fin tragique de l'empereur Frédéric avait vivement frappé son imagination, et il croyait y voir la main de Dieu qui se déclarait pour lui. Dans son pieux enthousiasme, il comparait le sort de Frédéric à celui de l'impie Pharaon, qui fut englouti dans la mer en poursuivant le peuple de Dieu. Dans une lettre qu'il écrivit alors, il déclare qu'il ne craignait plus qu'une chose, c'est que *Dieu ne le punît à cause de ses péchés.*

Mais au printemps de l'année suivante (587, 1191 de J.-C.), ses espérances furent encore déçues. Phi-

lippe-Auguste, roi de France, et Richard, roi d'Angleterre, arrivèrent avec de grandes forces. Dès-lors, le siège reprit avec une nouvelle fureur : on passait les jours et les nuits à se battre ; et la garnison ne put plus suffire contre tant d'attaques. En vain Saladin cherchait à faire diversion. Les Chrétiens défendaient leurs retranchemens, et harcelaient la ville. Dans cette circonstance, le sultan écrivit de divers côtés, pour intéresser les Musulmans à sa cause. Il hésitait à s'adresser encore au calife, vu le peu de secours qu'il en avait tiré. Cependant, le péril ne cessant de s'accroître, il rompit le silence, et lui écrivit ces paroles : « Votre » serviteur a toujours pour vous le même respect ; » mais il se lasse et s'ennuie d'avoir sans cesse à vous » écrire sur nos ennemis, dont la puissance et la mé- » chanceté deviennent de plus en plus redoutables : » non, jamais les hommes n'avaient vu ni entendu » un peuple qui assiège et est assiégé ; qui resserre et » est resserré. Vouloir déterminer le nombre des » Francs, cela serait impossible : l'imagination elle- » même ne saurait se le représenter. On dirait que » c'est pour eux qu'a été fait ce vers :

Là sont rassemblés tous les peuples avec leurs langues diverses.

» C'est au point que nous manquons d'interprète » pour les entendre. Ces ennemis de Dieu imaginent » tous les jours quelque nouvelle malice. » Le reste de la lettre était sur le même ton.

(*La fin au prochain Numéro.*)